

*Nathalie de Courson : Tes premiers recueils de poésie sont assez espacés dans le temps : 1984 ; 2000 ; 2013. Puis les choses s'accélérent : 2015 ; 2018 ; 2019. Quels ont été les éléments déclencheurs (lectures, rencontres, encouragements) de cette entrée progressive en poésie ?*

Jacques Robinet : Je viens d'avoir 83 ans. Tu me parles de recueils espacés dans le temps... On pourrait s'étonner, en effet, que je n'aie pratiquement rien écrit, ou plutôt rien fait paraître, pendant la majeure partie de ma vie. Je crois que la psychanalyse y est pour beaucoup. Comme tu le sais, j'ai exercé ce métier pendant cinquante ans, tout en ne cessant pas, pendant très longtemps, de m'astreindre moi-même à une remise en question personnelle sur trois divans différents. Cet exercice de la parole libre, de l'association, a-t-il asséché le désir d'écrire ? Peut-être, je ne sais trop. A vrai dire, je ne le crois pas, mais il y avait des choix à faire entre la parole volante et étouffée des cabinets analytiques et sa libre circulation, à l'extérieur.

*Pourquoi y avait-il des choix à faire ? Les deux formes de travail sur la parole ne peuvent-elles être selon toi menées en même temps ?*

C'est certainement tout à fait possible, et cela le devint plus tard pour moi, comme pour d'autres. Mais pendant très longtemps une étrange inhibition ou un interdit intérieur, dont j'ai du mal à rendre compte, m'en empêchèrent. Pendant tout ce temps-là, c'est comme si le fait d'écrire contrevenait à l'exigence totalitaire du travail analytique. Certainement une façon de revivre dans le transfert l'absolu du désir incestueux, mais cela est très personnel, touche à l'évolution de mon analyse à l'époque, à mes résistances etc. Passons !

A cette règle d'abstinence, j'ai désobéi une fois quand, en 1984, j'ai laissé publier un recueil de poèmes que je renie aujourd'hui, car je le trouve mal composé, peu exigeant dans ses choix. J'en ai prélevé certains poèmes, beaucoup plus tard, dans *Frontières de sable*. Ce qui m'amuse quand je pense à ce premier recueil, c'est qu'il fut écrit pendant une tranche d'analyse que je faisais alors chez Nata Minor, dont je savais qu'elle était également écrivain. Est-ce pour la séduire ou par émulation ? Toujours est-il que j'ai osé alors... Transfert, quand tu nous tiens ! Puis, cet épisode refermé, je repris quelques années plus tard une troisième tranche avec un analyste plus secret. Pendant toutes ces années, j'écrivais très peu.

Faut-il parler pour autant d'entrée progressive en poésie ? Pour les parutions : oui ; pour le désir et l'écriture : non. La poésie ne m'a jamais quitté depuis l'adolescence. Très tôt, j'ai griffonné des poèmes perdus. A 16 ans, nombreux sont les émules de Rimbaud qui ont tôt fait de retomber lourdement de leur rêve !

J'ai enterré tout cela pendant presque toute ma vie, hormis l'incartade de 84.

En 2000, Renaud, mon ami, qui est un merveilleux artiste, m'a demandé d'écrire quelques poèmes pour illustrer les images d'un livre à naître. Ce projet me stimula et j'écrivis, très vite, une quarantaine de brefs poèmes, nés de la contemplation des œuvres qu'il me proposait. En est résulté un beau livre d'artiste, composé avec beaucoup de soin sur une des dernières imprimeries de typographie au plomb de la région parisienne. A cette époque, les reproductions exigeaient d'autres procédés qu'aujourd'hui et des laboratoires très spécialisés.

Ce fut une belle aventure qui nous vit courir d'atelier en atelier. Toutes les images furent collées, une à une, à la main ! J'ai voulu que ce livre : *Miroir d'ombres*, édité à compte d'auteur, soit le plus réussi possible. C'était mon cadeau pour Renaud, afin de faire connaître ses dons exceptionnels.

Puis, ce fut à nouveau le travail et le retrait. Mais j'écrivais davantage, en cachette... La pompe avait été réamorcée. Lentement, un manuscrit secret se construisit. Vint le jour où j'eus l'audace de le soumettre à mon ami Bernard Sesé, grand hispaniste comme tu le sais, et poète dont j'avais admiré les recueils. Il eut la bonté de me répondre très vite, me disant qu'il l'avait aimé et que je devrais le soumettre à un éditeur qu'il me conseillait. C'était en fait une éditrice : la bienveillante et généreuse Dominique Sierra, qui venait de mettre en route sa maison d'éditions : La tête à l'envers, et qui devait bientôt publier trois recueils de mes poèmes, ce dont je lui suis profondément reconnaissant. Bernard Sesé me proposa d'écrire une préface pour ce premier livre (*Frontières de sable*, 2013). Tu peux imaginer sans mal la conscience que j'ai de ma dette envers lui et toute l'affection que je lui porte.

*Bernard Sesé, traducteur de Sainte Thérèse, Saint Jean de la Croix, Antonio Machado, Juan Ramón Jiménez... Le parrainage est conséquent ! Il y a une question que je brûle de te poser : je sais que l'Espagne – plus exactement la Castille, terre maternelle – t'émeut, dis-tu au plus haut point (Un si grand silence, p. 24-25). Je pense en particulier à cette maison de la Sierra Morena, dans la Mancha, non loin de Ciudad Real, où ta mère Carmen a vécu dans son enfance et que tu m'as montrée sur une vidéo.*

*Pourtant, je trouve peu de traces dans tes poèmes de cette terre « aux couleurs fauves, livrée à une lumière qui la consume », comme si elle ne faisait pas partie de ton paysage poétique. Est-ce exact ?*

Chère Nathalie, tu me ramènes à l'Espagne, à ses paysages, les miens et plus encore ceux de l'enfance de ma mère qui, de l'avoir tant écoutée m'en parler, font désormais partie de moi. J'ai longuement évoqué tout cela dans *Un si grand silence*. Mais parler de l'Espagne, c'est aussi faire allusion à notre histoire commune, puisque nous nous connaissons depuis très longtemps, pour nous être rencontrés très tôt à Madrid, où nos pères travaillaient dans la même entreprise. Tu avais l'âge de ma petite sœur, et je me souviens de ces deux enfants qui jouaient dans le grand appartement où je préparais mon bachot ! Des années-lumière nous séparaient à l'époque, tant les grands sont éloignés des petits.

*C'est vrai ! Tout à coup je me sens un peu hardie de poser des questions à ce grand frère sérieux qui faisait ses révisions...*

Mais, rappeler ces choses me touche, de même que cette étonnante rencontre littéraire qui a fait que nous nous soyons retrouvés, près de soixante ans plus tard !

Oui, l'Espagne... J'en parle peu, mais elle est partout en moi et, même invisible, dans ce que j'écris. Elle est cette rivière asséchée qui, à certains moments, se gonfle pour me déborder, comme le font celles qui parcourent les terres arides de Castille. Je suis, par le sang, aux trois quarts espagnol, puisque ma mère l'était totalement et mon père, à moitié par la sienne. L'Andalousie et la Castille mêlent leur sang dans mes veines, où la France joue des coudes pour imposer son misérable petit quart normand, qui n'est jamais parvenu à me faire battre le cœur. J'appartiens, au plus intime de moi-même, à l'autre pays. Si j'en parle peu, c'est qu'il est d'abord le pays de ma mère et que tout ce qui touche à elle, fait partie de ma brûlure. L'Espagne et un trop grand amour... un feu qu'il faut approcher avec prudence. Sais-tu qu'il

m'est arrivé d'écrire des poèmes en espagnol ou, plus souvent, de les improviser en marchant, comme on fredonne un chant venu de très loin. Je les efface aussitôt. Secret préservé d'un échange amoureux qui ne finira jamais. De tout cela, on peut retrouver la trace, surtout dans *Un si grand silence*, récit que j'ai écrit en un mois, en 1991, après la mort brutale de maman, à Madrid, loin de moi. Je l'ai écrit pour survivre à ce choc terrible, et n'ai accepté de le publier que très récemment, en me refusant de le retoucher.

*Parlons justement de ce livre autobiographique, aux accents très intimes, publié aux éditions de La Coopérative en 2018, la même année que les poèmes de La Nuit réconciliée. Peux-tu expliquer ce qui t'a décidé à le publier, puis à te tourner davantage vers la prose ?*

La décision de publier, je la dois une fois encore à une belle rencontre. Ce fut Gérard Bocholier, un très grand ami, qui ayant lu ce manuscrit presque oublié que je venais de ressortir d'un tiroir, en fut très touché et insista pour que je le présente à un éditeur. J'acceptai, mais à condition que ce soit publié sous un pseudonyme. L'éditeur pressenti par Gérard, Jean-Yves Masson qui, avec Philippe Giraudon, avait fondé depuis peu les éditions de La Coopérative, parvint à m'en dissuader en me démontrant qu'un tel témoignage devait être assumé jusqu'au bout. Je craignais, bien sûr, la collusion que ce déballage intime pouvait provoquer sur les quelques patients que je suivais encore. Curieusement, la plupart l'ignorèrent, ou bien, m'en ayant parlé, acceptèrent de ne le lire que plus tard, après que nous nous soyons séparés. Bref, le livre sortit et je ne m'en effraie plus aujourd'hui. Des retours, très peu nombreux, m'ont prouvé qu'il en avait touché certains. Or, je n'écris que pour quelques-uns. J'abuse beaucoup de ce besoin de me confier qui remonte aussi, bien sûr, à l'enfance. Peut-être n'ai-je écrit que pour un enfant, trop replié sur lui-même, inconsolable de la mélancolie qui assombrissait sa mère, qu'il ne savait pas, ne pouvait pas guérir. Peut-être n'ai-je également exercé mon étrange métier que pour lutter contre ce serpent vorace, à travers moi et mes patients.

*Je me souviens en effet de l'atmosphère de mélancolie qui régnait parfois dans cet appartement madrilène dont la longue entrée donnait sur une cour sombre. Mais je ne l'attribuais pas à Carmen, si belle, élégante, attentive à tous et à tout...*

Tu dis que je me suis tourné vers la prose. C'est vrai que ces deux derniers livres parus sont en prose. Des livres autobiographiques, car je ne me sens aucun goût pour la fiction, bien que trois manuscrits de romans, écrits il y a longtemps, qui seront détruits à ma mort, traînent encore dans mes tiroirs. Après *Un si grand silence*, à la demande de mes éditeurs qui me réclamaient de la prose, et grâce à eux, en rassemblant des notes éparses, des aphorismes et ce qui ressemblait à des pages de Journal, ce dernier livre *La Monnaie des jours* est sorti.

Depuis, c'est vrai que la prose a envahi mon espace de travail. Il n'en demeure pas moins que j'écris régulièrement des poèmes, mais moins qu'auparavant où, pendant quelques années, je n'ai rien fait d'autre. Mais, existe-t-il un si grand écart entre ma poésie et ces fragments de prose, écrits au jour le jour ? Certains s'agacent de cette « prose-poétique », si peu d'actualité, d'autres, au contraire, s'en réjouissent.

*Pourquoi s'en agacent-ils ? Nous disions ailleurs, en citant Virginia Woolf, que les mots doivent d'une manière ou d'une autre s'accorder à la vague de nos rêves et de nos émotions... Alors, prose ou poésie, qu'importe ?*

Certaines critiques, certains refus de manuscrits, m'ont fait remarquer que mon style était trop classique, ne correspondait plus à celui de notre temps. Peut-être ont-ils raison. Peut-être, est-ce dû à mon âge. Je ne sais pas très bien quoi en penser, sinon que je ne peux écrire autrement. J'obéis, ce faisant à un rythme, une sorte de musique intérieure, qui se saisissent des mots et les mènent où le vent les porte. Le vent, c'est le désir caché, il me pousse par saccades ; et je ne sais jamais très bien d'avance où il me mène. Ce n'est pas si éloigné que cela de l'association libre, propre à l'analyse. Peut-être n'ai-je jamais vraiment quitté le rivage de l'analyse, bien que ce soit indépendamment de ma volonté. En effet, j'écris en m'efforçant de tout oublier de mon parcours, et même de mon métier. Françoise Dolto avait coutume de nous dire qu'une analyse réussie était une analyse oubliée, retombée dans la nuit de l'inconscient, après l'avoir délivré de ses plus néfastes conflits. Peut-être suis-je devenu sur le tard un analysant un peu guéri ? Je le croirais volontiers au plaisir que je ressens dans ma liberté d'écriture. J'ai le sentiment que bon nombre d'anciennes inhibitions — elles furent redoutables — sont tombées. Ce qui m'enchant, c'est cette musique que j'écoute en moi, elle me surprend, me possède parfois jusque dans la nuit, jusque dans mes rêves. Je suis très touché quand certains me disent la percevoir, à leur tour.

Poésie et prose, je vais de l'une à l'autre. La frontière est imprécise. Dans le premier cas, le jeu se joue dans une arène plus circonscrite, où le duel avec le mufler du fauve est plus rapide, plus ardent peut-être, plus incisif. Le fauve, c'est bien sûr, le désir qui nous tourmente ; mais il faut bien que je retourne parfois à mon Espagne et — malgré tout le mal qu'on peut en penser — j'ai adoré très tôt les Corridos où ma mère, très « aficionada » m'entraînait. J'en ai fait une métaphore oppressante qui court à travers ce que je peux écrire. La prose m'offre une liberté plus grande, plus de fantaisie. J'ai moins besoin de prendre les ciseaux, de revenir sans fin sur un vers, sur un mot. C'est la grande campagne de l'école buissonnière, le grand soleil indifférent aux fleurs ou aux ronces. Je m'y ébroue en liberté, m'étant libéré de mon licol. Mais j'aime le travail ascétique de la poésie, ses éclairs, ses déconvenues fréquentes, ses surprises. Philippe Jaccottet pense que la vraie poésie est don gratuit. J'ai tendance à le croire. Elle est le plus souvent visite de « l'inspiration », ou du « duende », si cher à Garcia Lorca, mon poète espagnol préféré. Encore faut-il se préparer à l'accueillir, même si ses incursions sont rares. Je pense qu'on doit s'efforcer de vivre en poésie. C'est-à-dire, s'ouvrir le plus possible au silence et à la beauté de ce monde qui ne cesse de jaillir sous notre regard ; et puis ne pas trop s'éparpiller au vent des « Nouvelles », s'abstraire le plus possible du vacarme obsédant des Médias. Plus je consacre de temps à l'écriture, et moins je regarde la télévision ! J'ai à présent la chance de vivre très reclus, dans un petit village sans attrait particulier, ni touristes. Il y a les ciels immenses, les arbres ; la rivière : l'Essonne, n'est pas loin. Il y a surtout le silence, un silence monacal dont je m'enivre.

*« Un silence monacal »... Gérard Bocholier dit dans sa préface à La Nuit réconciliée que chez toi « l'urgence poétique » rejoint « l'urgence spirituelle ». La poésie est-elle pour toi une forme de prière ?*

Cette phrase m'a fait un effet de révélation, quand je l'ai lue. Gérard a pressenti quelque chose qui me restait à moi-même inaccessible. C'est très difficile de s'engager sur ce chemin, mais c'est au fond, ce que je ne cesse de faire, peut-être, plus encore que dans mes poèmes, dans ces notes en prose que j'écris quotidiennement ou presque. La quête spirituelle fait partie de ma vie depuis l'enfance. J'ai été assez loin sur cette voie puisque, comme tu le sais et comme je ne l'ai jamais caché, j'ai été prêtre autrefois, jusqu'à trente-trois ans.

Je ne veux pas insister, ni revenir davantage sur les détours, les renoncements, les oublis, rejets et retrouvailles que je n'ai cessé d'avoir avec la parole du Christ dans les Evangiles, une parole qui n'annule pas, bien au contraire, celle de toute la Bible dont elle est le prolongement et l'aboutissement. Rendre compte de tout cela ici est impossible, mais ce désir de transcendance innerve mon désir de vivre, au point de s'y confondre. Tout cela, tu l'imagines, n'a cessé d'être passé au crible de mon expérience, très longue, de la psychanalyse. Après Freud, j'ai eu à me confronter âprement au domaine de l'illusion. Si tout cela m'a conduit à m'éloigner d'une Eglise, dont je ne pouvais plus soutenir le discours étroit et pervers par une morale pharisaïque détestable, je n'ai jamais refermé le Livre pour toujours. Je relis les Psaumes, et le reste... Tout cela ne peut qu'abonder le terreau de mon écriture, quelle qu'elle soit.

*Très épurés, tes poèmes contiennent un nombre restreint de motifs : jour, nuit, oiseau, arbre, feu, rivière... Les titres de tes recueils en témoignent. Que représentent ces éléments, et comment participent-ils à cette quête spirituelle ?*

C'est vrai que la nature y tient une très grande place. Je suis un « regardant », proche en cela, de mon cher Renaud. J'ai passé ma vie à m'imprégner du spectacle de la nature, mais aussi des tableaux des musées. Je ne suis pas un poète abstrait, bien que parfois l'abstraction prenne le dessus, ce qui n'est jamais bon signe chez moi. Je suis, par essence, un solitaire jamais repu de rencontres avec les merveilles de ce monde. Ma poésie se nourrit d'émotions et j'ai du mal à concevoir qu'il puisse en être autrement. Me suis-je pour autant coupé des autres, de mes semblables, comme tu sembles un peu le sous-entendre ? J'aimerais qu'il n'en soit rien, même si la tentation de repli, peut-être même de misanthropie, existe bien chez moi.

*Je ne sous-entends rien de tel ! Je trouve au contraire ton écriture très fraternelle. Mais j'ai remarqué, à travers les pronoms personnels que tu emploies, tantôt une méditation solitaire loin du tumulte, tantôt une tension anxieuse vers l'autre. La poésie pour toi peut-elle être un appel ?*

Je dirais plutôt que tout m'est appel en ce monde si riche de beautés et de douleurs. Appel à me réjouir et appel à compatir ; appel à recevoir et appel à donner. J'aimerais que ma poésie soit ouverte à ces appels, qu'elle en garde la vibration, qu'elle ne soit ni indifférente, ni désespérée. Nombre de mes poèmes gardent la trace d'une mélancolie profonde, celle de ma mère, la mienne, mais surtout celle d'un monde qui gémit dans les douleurs de l'enfantement, comme il est écrit quelque part dans St Paul. La poésie répond en moi à cet appel, à ce travail du monde en gésine. Je désespère souvent de la voir s'embourber, mais à la fin, peut-être ne fait-elle pas tout à fait défaut à cet élan vers plus de lumière.

A mon âge, on a moins tendance à écrire sur l'amour charnel ; les sensations se font plus « sublimées » pour employer enfin un mot de mon métier, — plus épurées, si l'on préfère. Oui, j'espère que ces poèmes ou mes autres écrits ne m'enferment pas dans un solipsisme totalement étranger aux joies et tourments de ce monde. J'y fais plus souvent allusion dans mes Notes que dans ce qu'on peut en lire, car il a fallu couper et mes éditeurs, sans doute avec raison, pensaient que l'actualité n'était pas d'abord ce qu'on attendait de moi. Je le regrette malgré tout un peu, à cause de l'image trop narcissique qui peut en résulter.

*Tes éditeurs ont raison. Une profonde mélancolie se dégage de tes livres, mais aucune aigreur contre l'ordre du monde ni de désespoir. N'y a-t-il pas aussi, entre les trois recueils en vers, la conquête progressive d'une sérénité, très reconfortante aussi pour le lecteur ?*

Nous entrons-là dans le domaine de ma névrose. S'il est peut-être un peu vain de s'y étendre, je n'en reconnais pas moins la justesse de ce que tu as perçu. Plus j'avance en âge et plus une certaine paix, je n'ose parler de joie, et pourtant ! m'habitent. Cela peut étonner que le grand âge puisse sembler être parfois le plus bel âge de la vie, mais tel est bien mon cas. C'est le temps du grand reflux sur une plage trop souvent asséchée par les passions violentes, les séparations, les deuils, tant de terribles conflits. Je te l'ai dit, plus haut : peut-être ne suis-je un peu plus guéri que depuis ces dernières années.

Renaud y est certainement pour beaucoup. Je l'ai rencontré il y a vingt-sept ans. Un très grand écart d'âge nous sépare, mais il est devenu le compagnon de ma vie. Grâce à lui, j'ai pu aborder cette sérénité à laquelle tu fais allusion. Ma dette envers lui est immense, insolvable pour toujours. Au fil des ans, il s'est avéré être un peintre de grand talent, dont j'ai été, c'est ma fierté, le découvreur et le premier admirateur. Nous avons, en 2000, voulu faire ce livre dont je t'ai parlé, non pas tant pour fêter un millénaire, que les quelques années, qui déjà nous réunissaient. Il était évident pour moi que c'est lui qui devait illustrer à l'avenir tous mes livres, s'il l'acceptait.

*Comment se fait ce compagnonnage artistique ?*

Eh bien ! au fil des jours et de nos enchantements communs devant tout ce que nous découvrons de beau en ce monde, — malgré toutes les tortures que nous lui infligeons. Nous sommes très proches, par nos capacités d'émerveillement.

*Parlons maintenant de ton dernier livre : La Monnaie des jours : pourquoi ce titre ? Comment définirais-tu ce livre hybride : art poétique ? Livre de sagesse qui témoigne du fait que tu es « un peu plus guéri » depuis quelques années ?*

Ce livre, comme tout ce que j'écris, m'a été donné au fil des jours. Il est fait des fragments de ce que la vie me prodigue, en passant. J'ai voulu mettre dans ma tirelire cette monnaie des jours. J'aime beaucoup ce titre qui m'a été donné par hasard, sans y penser, comme presque toujours. Je l'aime parce que « monnaie » est dérisoire, chose négligeable qu'on se baisse à peine pour ramasser. Je n'ose pas croire que ce que j'écris vaille beaucoup mieux, mais j'espère toutefois que quelqu'un, parfois, s'arrêtera pour en lire une page, comme on ramasse une pièce jaune !

*Peut-être le début d'une fortune... Dans un aphorisme de la dernière partie du livre, tu associes cette monnaie à la vertu de l'Espérance. Les critiques auxquels tu faisais allusion trouveront le mot démodé, mais il nomme cette force qui toujours te redresse et nous redresse avec toi « malgré la fatigue, les jambes lourdes, la mémoire poreuse, les deuils accumulés, l'imminence d'une nuit sans retour » (p. 48). Comme cette terrible nuit laisse encore un peu de place à quelques beaux jours, quels sont tes projets, tes chantiers de travail ?*

Nul autre but que de poursuivre, tant que la force m'en sera donnée, un poème toujours fuyant, une nouvelle pièce de monnaie tombée devant moi. J'ai cessé, depuis ces derniers mois, de recevoir des patients. Le temps libre ne m'est plus compté, bien que celui qui me sépare de ma fin le soit chaque jour davantage. J'aimerais ne pas laisser trop se perdre ce bonheur de vivre que je découvre de mieux en mieux, sur le tard. Oui, nul autre vœu que celui de témoigner de la grâce d'être au monde, et peut-être, très modestement, de la faire partager.

N.B. Un prochain petit recueil paraîtra bientôt aux éditions L'Ail des ours et un autre, si le contexte actuel le permet, aux éditions de la Coopérative, l'année prochaine.